

Roger DADOUN

1984, roman de l'Anarchie

Comme toutes les oeuvres importantes, le roman de George Orwell, 1984, se prête à des interprétations multiples. On a pu le constater au cours de cette année 1984, qui coïncidait avec le titre du livre : on a assisté, on assiste toujours à une extrême agitation - journalistique, politique, littéraire, philosophique - autour de l'oeuvre de l'écrivain anglais. Jusqu'à présent, le roman d'Orwell n'était guère que nommé en passant ou cité en exergue, dans un vague halo de politique-fiction, pour amorcer de sombres considérations sur l'avenir de l'humanité; on en reconnaît maintenant la profonde originalité politique, la complexité littéraire, la densité de pensée. Il existe cependant une qualité majeure de 1984 qui a été négligée : c'est son instrumentalité. Dans la meilleure tradition de l'empirisme et du pragmatisme anglo-saxons, le roman d'Orwell s'offre à nous comme un livre utile, un instrument efficace, qui peut nous servir dans la vie quotidienne, dans la réalité concrète. Je ne parle pas seulement de l'usage politique, qui devrait être évident - mais dont la subtilité machiavélique semble toujours échapper aux petits princes machiavéliques d'aujourd'hui; je parle d'un usage existentiel, d'un service anthropologique, c'est-à-dire concernant l'homme même, soit chacun de nous : perspective qui apparaîtra nettement si l'on parvient à lire 1984 comme un roman anarchiste, mieux encore : comme le roman de l'Anarchie contemporaine.

1984, roman de l'Anarchie contemporaine, cela veut dire qu'Orwell met en scène et construit des personnages qui permettent de saisir, en quelque sorte dans leur essence, les principes fondamentaux de la pensée et de l'action anarchistes. S'agissant d'un roman, on ne trouve certes pas des projets élaborés d'organisation sociale, ni de programme politique, ni des modes d'application. Ce qu'en revanche la fiction romanesque, telle que la traite Orwell, permet de montrer, c'est le surgissement même du désir d'Anarchie, au sein de la réalité politique et humaine qui lui est le plus contraire, qui poursuit son élimination radicale. Tout en préservant l'épaisseur romanesque des personnages et des situations, dans leurs détails les plus apparemment anodins, Orwell est parvenu à présenter dans une sorte de transparence, illuminatrice, la structure totalitaire du pouvoir, le processus de décomposition sociale, la misère sexuelle et la naissance d'une conscience libertaire.

L'analyse du pouvoir développé par Orwell dans 1984 est sans doute l'aspect le plus connu de l'oeuvre, et à juste titre. Elle rejoint, de toute évidence, les positions les vigoureuses et les plus irréductibles de la pensée anarchiste relative à l'Etat. Mais peut-être Orwell est-il le penseur politique qui est allé le plus loin dans cette dénonciation. On en connaît les traits principaux : le pouvoir s'incarne dans une figure de chef suprême, Big Brother; il est entre les mains d'un groupe homogène et dominateur, le Parti; il s'exerce à la fois par des moyens violents - torture et élimination physique, ou "vaporisation" - et par des formes élémentaires

de conditionnement - pornographie, manifestations de masse, atmosphère belliqueuse, etc.; il est enfin à lui-même sa propre fin, on veut "le pouvoir pour le pouvoir". Il importe de voir comment Orwell, par cette dernière qualification du pouvoir comme fin suprême, opère une sorte de bond : il passe de la sphère strictement politique, que pourraient illustrer d'innombrables exemples historiques, de Hitler et du nazisme à Staline et aux divers partis communistes ou apparentés, à la sphère psychologique, ou plus exactement psycho-politique, si méconnue. On veut le pouvoir pour le pouvoir; nous voulons tous le pouvoir pour le pouvoir, dans tous les domaines où il nous est donné ou possible de l'exercer : relations individuelles de tous ordres, famille, école, institutions, groupements, communications, et jusqu'à l'intérieur de nous-mêmes, en agencant une économie psychique, libidinale; notamment ou aussi bien intellectuelle, qui permette à tel facteur d'exercer sa domination sur les autres. C'est dire que le pouvoir n'est pas seulement une forme socio-politique historiquement déterminée, il est aussi, et peut-être surtout, l'expression d'un désir primordial, d'un vouloir élémentaire (un vouloir-vivre, selon le principe de Schopenhauer, ou une tendance de l'être à persévérer dans son être, selon Spinoza ?), il constitue une structure essentielle de la réalité humaine. L'homme veut le pouvoir comme il respire.

Dans le livre d'Orwell, Big Brother, incarnation du pouvoir, n'a peut-être, n'a certainement aucune réalité objective; il n'en a nul besoin; en tant que figure de chef, il représente la forme extrême, limite, fantasmée et pittoresque, du désir de pouvoir présent en tout homme. "Big Brother is watching you": Big Brother t'observe - parce que Big Brother est à l'intérieur de toi-même, parce que Big Brother, c'est toi-même !

Ainsi s'explique qu'il puisse y avoir comme une sorte de complicité entre le bourreau et la victime, entre le dominant et le dominé, entre O'Brien, l'homme du parti, et Winston, le révolté; ils se reconnaissent en ce point abyssal où gît ce qu'on peut nommer la pulsion de pouvoir; à partir de cet enracinement commun, leurs trajectoires demeurent liées, "fraternelles", jusqu'au moment ultime où s'opère la bifurcation: tout se passe alors comme si le maître, le dominateur, le bourreau exigeait de sa victime qu'elle reconnaisse en elle-même une pulsion de pouvoir identique, et s'acharnait à en sucer, vampiriquement, l'énergie constitutive, laissant la victime vidée, exsangue, épave à la dérive ("Il aimait Big Brother!"). Cette étrange liaison a connu des illustrations historiques remarquables, qui continuent d'intriguer historiens et psychologues: dans les procès staliniens, c'étaient les communistes les plus fanatiques, les plus sectaires, les plus proches à l'origine des structures de pouvoir, qui, déchus, acceptaient de collaborer avec leurs bourreaux, anciens compagnons d'armes ou nouveaux maîtres parlant leur langage; dans le processus même qui les annihilait, ils continuaient de reconnaître la puissance élémentaire qui avait commandé leur choix politique, ils continuaient donc, eux "communistes", de "communier" dans un exercice de pouvoir tellement élémentaire, tellement brut, que le sens (bourreau ou victime) finissait par s'obscurcir, disparaître.

En mettant à nu cette racine ou cette source anthropologique de toute structure de pouvoir, Orwell nous introduit dans un domaine psychologique que la psychologie, et singulièrement la

psychanalyse (qui aurait dû s'engager avec plus d'audace dans l'analyse de la "pulsion d'emprise"), ont négligé. On doit surtout à Wilhelm Reich, avec ses recherches sur la structure caractérielle et la psychologie de masse du fascisme, d'avoir ouvert la voie. Mais l'intérêt majeur du livre d'Orwell réside pour nous dans l'autre perspective qu'il dessine face au pouvoir - perspective à la fois complémentaire et antagoniste du pouvoir. Il s'agit de ce qu'on pourrait nommer la pulsion du non, c'est-à-dire la capacité élémentaire (innée?) de l'être humain à s'opposer à la pulsion de pouvoir, à refuser, à résister aux emprises venant aussi bien d'autrui que de ses propres forces intérieures. Cette pulsion du non prend l'aspect d'une fermeture sur soi, mais il faut surtout voir qu'elle est, dans ce processus même de fermeture, constitutive du soi. Elle doit donc être distinguée des facteurs psychiques qui lui semblent apparentés, telles la pulsion de mort ou la pulsion de destruction, ou l'agressivité; on pourrait la considérer comme une des sources énergétiques, dynamiques principales de l'affirmation et de la formation du moi, comme tendent à le montrer les observations faites sur le tout jeune enfant, concernant ce qu'on appelle la "non response" (période cruciale du développement psychique et social de l'enfant, qui établit une véritable ligne de défense de "non" face aux assauts et aux emprises des agents extérieurs, aussi bien personnes que choses). C'est à cette source, en tout cas, que s'alimentent la résistance et la révolte du protagoniste de 1984, Winston Smith. Les tortures

infligées par ses bourreaux, les pressions exercées par O'Brien l'ont réduit à un état d'extrême détresse, de quasi totale misère organique et psychique; et pourtant, face au discours délirant, aux ratiocinations mégalomaniaques d'O'Brien, il lui reste une dernière possibilité, celle de répondre "non", de se refuser à suivre la ligne de pensée de son bourreau. Ce "non" est rapporté par lui à "l'esprit humain": compte tenu de la situation exceptionnelle où cette formule surgit (dans la bouche d'un être réduit presque à néant et face au délire subjectiviste de l'homme du Parti), on voit qu'il ne s'agit pas d'une banale reprise d'un thème spiritualiste éculé et flou, mais de l'affirmation de quelque chose d'essentiel, d'irréductible, et qui éclate là comme une sorte de commencement : commencement à la fois d'un être et du monde. De manière quasi expérimentale, dans une construction romanesque très élaborée, ce qu'Orwell nous donne ainsi à voir, c'est la naissance d'une conscience libertaire, ou la conscience libertaire à l'état naissant, in statu nascendi.

En même temps qu'il affirme son unicité irréductible d'être humain, d'"esprit humain", sa propriété d'unique, le "non" de Winston redonne au monde ses couleurs concrètes et vivantes - face à cette sorte de "vaporisation" idéaliste ("c'est nous qui faisons exister le monde") qu'O'Brien décrit. Poussant à l'extrême limite le projet cartésien de rendre l'homme "comme

maître et possesseur de la nature entière", O'Brien et son Parti en arrivent à se prétendre les seuls créateurs du monde; le refus par Winston d'une telle prétention fait exister le monde dans sa spécificité, sa densité, son autonomie. Et ce monde, ainsi arraché dans un ultime sursaut de résistance, aux griffes du Parti, est doté par Orwell d'une incomparable qualité érotique. Car O'Brien associe négation du monde et abolition de l'orgasme : "nous abolirons l'orgasme", hurle-t-il aux oreilles de Winston, et il entend par là que seront supprimés la curiosité et la soif de savoir, la recherche de la beauté et du goût des choses, la valeur suprême des relations humaines. On n'oubliera pas que dans le processus narratif de 1984, c'est dans un même mouvement que Winston cherche à retrouver son intériorité et sa mémoire (il commence à tenir un journal), établit une relation amoureuse avec Julia, retrouve le charme de la nature - et se révolte. Plus exactement, sa révolte consiste en tout cela : elle est à la fois intense subjectivité, mémoire vigilante (qui veille), acte érotique, rapport ontologique "merveilleux" avec l'univers, élan de résistance et de lutte contre le pouvoir.

Et cette révolte - autre trait caractéristique de l'anarchisme d'Orwell - n'est pas présentée comme quelque chose d'héroïque, mais comme le fait d'un homme ordinaire, de ce

Winston Smith, au nom (Smith!) si peu prédestiné! Il n'y a justement chez Orwell nulle prédestination, mais seulement construction, par le sujet même, de son destin d'homme. Il y a de la part d'Orwell élimination de tout élitisme, de tout aristocratisme, et une vision radicalement démocratique, égalitaire, de la réalité humaine - une vision libertaire. C'est aussi ce qui le conduit, dans 1984, à mettre son espoir dans les "prolétaires". Tout comme, en ce Smith réduit quasi à néant par la torture, éclate un "non" qui fait recommencer l'homme et le monde, de même l'espoir subsiste que, dans cette foule réduite quasi au néant, à un état amorphe, par le conditionnement politique, éclate une volonté de recommencer la société, une véritable société d'hommes libres. On objectera que c'est là une interprétation plutôt optimiste du roman d'Orwell; il voulait donner pour titre, à l'origine, "le dernier homme en Europe". Nous sommes tout à fait conscient de la lucidité des analyses terrifiantes d'Orwell, et nous pensons même que la réalité, surtout aujourd'hui, dépasse de très loin la fiction orwellienne. Mais dans cet amas d'opacité et de ténèbres, de fureur et de frénésie de mort que décrit 1984, il faut voir toutes les lumières et toutes les allégresses qui jalonnent l'aventure de ce pauvre petit bureaucrate "sans qualité" que représente Winston Smith, et se dire qu'après tout, il est toujours temps, ou il est encore temps, d'essayer de faire comme lui.

Roger Dadoun